Le 16 décembre 1995, à Versailles

 Mon cher Emmanuel,

 Cinquante ans ont passé… Cinquante ans sans n’avoir revu ton visage, ton sourire, ni entendu ton rire. Cinquante pages de ma vie tournées depuis notre dernier échange.

Je me suis exilée quelques temps après, je ne pouvais plus regarder les gens du quartier de la même manière. Ceux qui s’étaient tu ou ceux qui avaient agi dans un sens ou dans l’autre : je ne pouvais plus les voir sans que nombre d’émotions, de sensations et de souvenirs m’assaillent. Je t’ai aussi laissée derrière moi, je devais respirer un air pur, un air tolérant et nouveau… Je te demande pardon. Je me suis ensuite mariée, ai eu trois enfants et ai exercé mon métier avec passion et dévouement. Lors du décès de Claude il y a trois ans, nous sommes rentrés en France : mon dégoût était passé, non pas oublié mais passé… Il fallait que Simon, David et Esther voient ce pays qui m’avait vu grandir, et pas seulement dans leur livre d’histoire… Ils avaient la fougue de la jeunesse avec eux, ils avaient la folie des grandeurs ! Et Paris, cette « ville lumière » les faisait rêver. Ils avaient eu la chance de naître après et ailleurs…La Tour Eiffel, le Moulin Rouge, les Champs Elysées, Montmartre…tout était pour eux source d’émerveillement ! Que cela était émouvant !

De mon côté, retourner à Paris fut quelque chose d’extrêmement difficile. Le souvenir de cette journée d’horreur me hantait encore : les pleurs éplorés des bébés et des mères violentées, les durs pas des bottes dans les cages d’escaliers, les pneus crissant sur les pavés et les coups de feu terrifiants… Pour moi, Paris restait cette ville, pourtant si belle, mais cette ville qui m’avait enlevé mes parents. Cette ville qui avait fait pleurer mon cœur et l’avait morcelé. Ses transports, ses façades, ses rues, ses policiers, même ses pavés me transportaient de nouveau à ce seize juillet, où cachée derrière le rideau de ta chambre, j’observai, impuissante, l’arrestation de toute ma famille. Des adieux, sans baiser, sans « à bientôt », sans « au revoir »…Du haut de mes quinze ans, je comprenais relativement bien ce qui était en train de se passer. Et puis, lorsque mes parents m’ont demandé d’aller habiter chez les voisins d’en face, de faire mine de ne point les connaitre et d’oublier ma culture et mon identité d’origine, j’avais treize ans et je n’avais pas le choix de ne pas comprendre. Dans un tel cas, vous ne pouvez pas fermer les yeux. Deux ans après, je les voyais partir, et une voix au fond de moi me soufflait l’idée insupportable que cette vision serait la dernière… Ce fut le cas. Ceux qui les ont vus en dernier furent le vélodrome d’hiver, Pithiviers et Treblinka. Il m’arrive parfois de penser qu’ils ont eu de la chance : ils n’ont pas eu à subir l’horreur des camps. Ils n’ont pas connu les poux, la faim, l’humiliation, la violence, le hasard…Mais est-il acceptable de penser qu’avoir été « forcé à se doucher » dès le lendemain de son arrivée est une chance ? Même cinquante ans après, je n’ai pas la réponse à ces interrogations indicibles et inabordables.

Même cinquante ans après, un étrange émoi m’envahit encore lorsque je repense à toute cette période de ma vie… L’adolescence est toujours une période charnière : on ferme certaines portes mais d’autres s’ouvrent à nous et de nouveaux chemins se dessinent. C’est le temps de nombreux questionnements, de nombreuses découvertes, de soi et d’autrui. Je venais de perdre mes parents mais pourtant, je tombais pour la première fois amoureuse. Je vivais ma première histoire d’Amour alors que la France, ma France, vivait son Histoire noire. Culpabilité, Espoir, Révolte, Amour…se bousculaient dans mon esprit. Il y avait toi, tes parents, ta famille devenant la mienne. Mais il y avait aussi la maitresse d’école et tous les autres élèves, qui bêtement –ou naïvement- répétaient les propos haineux et sempiternels de leurs parents. Il y avait ces soldats, blonds, grands, musclés, dont les traits du visage étaient si bien taillés, mais qui n’étaient là que pour obéir aux ordres. Eux, je ne leur en veux pas. Ils étaient jeunes, influençables. Certains n’étaient pas beaucoup plus âgés que nous : ils avaient eux aussi perdu leur famille, quitté leur patrie. Ils arrivaient dans une ville qui ne voulait pas d’eux. Je me souviens des volets du quartier se fermant à leur passage et à l’annonce « les Boches sont là »… Non, eux je ne leur en veux pas. Ne me fais pas dire (ou plutôt écrire) ce que je n’ai pas dit. Je ne généralise certes pas : certains, monstres inhumains pourtant bien Hommes, étaient la cause qui avait déterminé l’arrestation de mes parents.

Mais, il n’y avait pas que « les étrangers », « les autres ». Il y avait nous, les Français… Sujet épineux… Non, ce n’était pas comme dans les histoires : il n’y avait pas « les Gentils et les Méchants ». Ce n’était pas un monde manichéen. Oui, il y avait *des* gentils et *des* méchants mais la distinction était rudement délicate. Il y avait les convaincus de la haine : les miliciens par exemple… En mission, avaient-ils un cœur ? Une âme ? Dans tous les cas, ils n’avaient aucune pitié : un Juif était, avant d’être un nourrisson, un enfant, un vieillard, un Français, un Homme… un Juif. J’entendais parfois leur propos, cela me faisait froid dans le dos. Propos âcres, glaciaux, brûlants, dévastateurs. Je devais me taire, sans pouvoir défendre cette culture qui m’avait vu grandir, sans pouvoir défendre une part de mon identité. S’ils avaient appris que je m’appelais en réalité Ruth Rosenblum, et non Marie-Louise de Faugigny, peut-être m’auraient ils frappée, insultée, humiliée voire exécutée sur le champ sans aucune autre forme de procès que « Tu es Juive ! ». Cela aurait suffit… Lorsque j’entends aujourd’hui parler de « collaboration », je suis tiraillée entre le pardon ou la haine. Certains généralisent, d’autres banalisent, d’autres ont tourné la page, ont mis sous silence certains évènements, ou encore exagèrent la moindre parole ou le moindre acte. Les tabous commencent à se lever depuis le discours du président ce seize juillet. J’étais là, j’ai pleuré. Oui il y avait aussi les képis bleus… Sous les ordres du gouvernement de Vichy : le maréchal Pétain, son ministre Laval… Moi, je n’ai jamais oublié. Je ne l’oublie pas. Et je ne l’oublierai pas.

Je n’oublie pas non plus les Résistants, ceux qui ont donné leur vie pour que la France redevienne ma France avec ses valeurs et sa devise « Liberté, Egalité, Fraternité ». Mais ils n’ont pas pu sauver mes parents…

Mais tu le sais… Je ne t’apprends rien. Et je ne t’écris pas pour te raconter cette histoire, nombre de fois ressassée et racontée partout, par tous les points de vue et par tous les arts. Il y avait aussi des gens, merveilleux, courageux, comme tes parents, le curé de ta paroisse, tes frères et toi. Vous, les Justes. Vous m’avez accueillie à bras ouverts, je suis devenue un membre à part entière de ta famille, de ta paroisse…de ta vie. Merci Emmanuel ! A dix-huit ans, je suis partie, sans remercier comme il le devait, tes parents et tous ces gens… Je suis partie comme une voleuse, et seulement cinquante ans après trouve le courage de m’excuser, de te remercier et de t’avouer combien tu avais compté dans ma vie… Et combien tu comptes toujours.

Te souviens-tu de mon premier jour chez toi ? Nous avions treize ans. Je suis arrivée, les yeux rouges et gonflés de pleurs. Je portais à bout de bras une énorme valise, élimée par les nombreux déplacements qu’elle avait accompagnés. Tes parents m’ont pris dans leur bras et ta maman m’a murmuré à l’oreille « Ne t’inquiète pas ma chérie. Ici rien ne t’arrivera, nous serons avec toi. ». Puis tu t’es approché de moi et m’a dit, avant de recevoir une violente gifle de ton père, « Avant, on n’était que des frères. Maintenant il y a toi. Et moi, je ne veux pas de sœur ! ». Je suis restée aphone, bouche bée. Puis ton grand frère Louis, et venu m’embrasser, il m’a soulevée par la taille et m’a campée sur ses épaules, en annonçant fièrement « Moi j’ai toujours rêvé d’une petite sœur ! Bienvenue chez nous Marie-Louise ! »J’ai tout de suite su qu’il me ferait souvent rire ! C’était la première fois qu’on me nommait ainsi… Quel saisissement ! J’ai visité la maison, tout était démesurément plus grand que ce dont j’avais l’habitude… Ce fut une étonnante journée… Je gardais secrètement espoir que tes premières paroles n’annoncent pas la suite des évènements !

Mais le temps aide, à se reconstruire, et à se découvrir l’un l’autre et l’un à l’autre. Un an et demi après, tu m’offrais notre premier baiser. Nous étions assis sous le cerisier de ta maison de campagne. Tu as glissé une main sous mes cheveux, l’autre posée sur ma hanche et a approché ta tête de la mienne. Un frisson parcourut mon corps. Il y avait toi, il y avait moi et il y avait tout cet émoi nous reliant. Nous avions mis entre parenthèses pour un bref instant la violence et la guerre. Nous fermâmes les yeux et nos lèvres se rencontrèrent. Tu ne peux imaginer ô combien ce moment m’a marquée ! En moi, tout était effervescent ! C’était un moment de grâce et de douceur dans ce monde de violence et de brutalité. Puis deux ans après, un épisode sombre et douloureux ponctua notre histoire… Je l’ai évoqué plus haut. Il faisait chaud, nous étions en plein mois de juillet, et nous préparions avec empressement les valises pour notre séjour annuel en famille en Normandie. Mais nous n’étions ni sourds ni sots, nous comprenions que les cris n’étaient pas des cris de joie. Que les enfants ne hurlaient pas à l’idée de partir en vacances. Que les bébés ne pleuraient pas à cause de l’agitation des préparatifs de voyage. Que les mères ne criaient pas pour disputer leurs garnements. Et les pères ne se débattaient pas pour faire respecter l’ordre. J’étais terrifiée, et terrée derrière le rideau. J’étais à l’abri, moi… Tu t’es approchée de moi, et a remarqué que je tremblais. Oui, je tremblais, de peur, de culpabilité, de haine, de terreur. Ta main sur mon épaule ne m’a pas calmée. Je ressentais tout ce que je voyais. Puis soudain, j’ai vu deux silhouettes familières. L’une, élancée, aux longs cheveux blonds, à la taille fine et aux hanches saillantes, qui marchait la tête courbée. L’autre, grande, bien bâtie, aux cheveux noirs et aux lunettes aux épais verres oblongs qui la suivait, mais la tête haute. Je les aurais reconnues entre mille. Ces deux silhouettes je les avais côtoyées et elles m’avaient choyée pendant treize ans. Cette femme et cet homme ne criaient pas, ils souhaitaient surement rester dignes. Savaient-ils que je les observais ? Ils sont montés dans un bus, inquiétant et imposant, sous l’œil inquisiteur des gendarmes de mon pays. De mon pays ! Puis le moteur a vrombi, et le véhicule a disparu à l’angle de la rue. Je suis restée là. Que dire ? Que faire ? Il y avait ce pan entier de ma vie qui venait d’être emmené dans un bus. Il ya avait tous ces troubles, qui dansaient et tournoyaient en moi. Il y avait toi, derrière moi, qui voulais me sécuriser et me consoler. Et il y avait moi : impuissante, silencieuse, pétrifiée, égarée. Oui c’est cela. J’étais égarée dans ces méandres de ressentis, d’émotions vives…

Pourquoi t’écrire tout cela ? Qu’attendè-je de toi ? Je te raconte, je te transmets. Tu as toujours voulu savoir la vérité. « Je veux connaitre la vérité pour pouvoir être juste et rendre justice ! » m’as-tu déclaré un matin de juin 1944. C’était une période où les oiseaux se remettaient à chanter et pépier de tous côtés.

J’ai retrouvé ton adresse en me promenant rue Madame dans le 6eme arrondissement. J’ai vu une plaque dorée avec une inscription « *Maitre* *Emmanuel de Faugigny*, *avocat ».* J’ai pleuré de joie. Tu es devenu avocat, tu défends l’opprimé et prône la justice et la vérité. En t’écrivant, je me sens mieux. Je te demande pardon et je te remercie. Je te remercie d’avoir illuminé ma vie dans ces années sombres. D’avoir chassé de nombreux troubles.

Je t’embrasse bien affectueusement,

J’espère de tout cœur te revoir rapidement,

Marie-Louise, ou Ruth

A la fin de cette lettre, plus de trouble. Plus d’émoi. Juste toi et moi.